

JEANNE DEMESSIEUX (1921-1968) Hommage pour son Centenaire



*Jeanne Demessieux à l'orgue de la
McEwan Hall, Edimbourg (1954)*

Susan Landale

Ce n'est pas facile de donner une vraie et réaliste image de quelqu'un que l'on n'a jamais rencontré, même si cette personne était un génie, surpassant ses contemporains sur tous les plans et mondialement acclamée. Jeanne Demessieux était tout cela, sa simplicité, sa sincérité et sa gentillesse ne pouvaient qu'accroître ses dons extraordinaires et lui ouvrir le cœur de tous ceux qui la connaissaient. Ayant raté la seule occasion que j'aurais eue de la rencontrer, après un récital à Edimbourg en mai 1954, j'ai dû compter sur les témoignages de ses amis et contemporains, espérant que mes lecteurs me pardonneront de citer longuement les textes de certains d'entre eux.

Une critique de la plume de Bernard Gavoty, sous le nom de Clarendon, qui a paru dans *Le Figaro* après le récital de Demessieux sur le grand orgue de la Salle Pleyel le 25 février 1946, nous donne l'image de la jeune et brillante organiste : « En matière d'art, le conte de fée exaspère ou ravit. Il faut bien l'accepter quand l'unique et prodigieux personnage est une toute jeune fille de 24 ans qui dès sa première apparition en public s'est imposée dans l'éclat irrésistible de l'absolue perfection ».¹ La vie de Jeanne Demessieux était, en fait, loin d'être un conte de

fées ! Au contraire, ce fut plutôt une vie de travail, de combat, de triomphe et de ce que son biographe Dominique Tréfouel² appelle « une effrayante solitude ».

Née à Montpellier le 14 février 1921, Jeanne a grandi dans un climat musical : ses parents, grands amateurs de concerts, ont tout sacrifié à son éducation, déménageant à Paris dès que les ressources de leur province méridionale s'épuisaient, afin de soutenir le développement de ces dons extraordinaires qu'ils pressentaient chez leur fille.

Dès l'âge de trois ans, Jeanne se montre attirée par le violon, le travaillant jusqu'à ce que sa sœur, de 13 ans son aînée et elle-même excellente pianiste, l'arrache au monde de Paganini et l'oblige à étudier un instrument polyphonique. A partir de là, son instruction au Conservatoire de sa ville natale se poursuit : premier prix en solfège, puis à onze ans, premier prix en piano à la suite duquel elle joue, en public et avec orchestre, l'œuvre imposée pour le concours : le « Concerto » de Widor pour piano et orchestre.

A Paris, à l'âge de douze ans, elle est nommée organiste de l'église du Saint-Esprit, où elle reste fidèlement jusqu'en 1962, quand elle prend la succession d'Edouard Mignan au grand orgue de l'église de La Madeleine.

Le Conservatoire de Paris accueille la jeune virtuose qui, de 1937 à 1941 obtient des premiers prix en harmonie, piano, contrepoint et fugue, un certificat de mérite en composition et, finalement, un premier prix d'orgue. Ses professeurs lui ont tous montré une constante affection, d'autres personnalités du monde de la musique et compositeurs éminents – Poulenc aussi bien que Messiaen – lui ont témoigné leur fervente admiration.

Le jour après son premier prix d'orgue, couronne de l'imposante liste de ses récompenses, elle quitte le Conservatoire et son professeur, Marcel Dupré, la prend en main pendant cinq ans à sa résidence de Meudon. Là elle devient partie du cercle familial, travaillant et prenant ses leçons sur l'orgue qui avait été celui d'Alexandre Guilmant. Ici, Dupré la garde dans l'ombre, où elle développe une technique sans précédent, explore les principales formes d'improvisation, sans oublier la comparaison des diverses esthétiques de la facture d'orgue, françaises et étrangères. Pendant les années sombres de l'Occupation allemande elle a

travaillé sans relâche – quelque fois jusqu’à 18 heures par jour ! – s’efforçant de perfectionner une subtile virtuosité au service de sa brillante intelligence, ce qui révélera son art au monde musical dans le sensationnel récital à la Salle Pleyel le 25 février 1946. Ici, la première audition de ses *Six Etudes* a tout de suite imposé un aspect de son génie au public. Après le récital Maurice Duruflé, séduit par sa technique, prononça : « comparés à Jeanne Demessieux, nous sommes comme des éléphants sur le pédalier ! »² elle donnera une série de six récitals (tous les lundis) à la Salle Pleyel.

Ceci fut le point de départ de plus de 700 concerts dans le monde entier ; après avoir ébloui Paris, la France et la Grande Bretagne, elle a joué successivement en Espagne, Portugal, Belgique, Pays Bas, Suisse, Autriche, Allemagne, Danemark et les Pays Scandinaves. En 1953 elle embarqua pour l’Amérique du Nord, faisant un tour complet des Etats-Unis, y compris la côté ouest; un tour suivi de deux autres en 1955 et 1958. Les échos des louanges de ses triomphants récitals sont arrivés en France, mais avec une très grande discrétion ; rares,

en effet, étaient ceux qui auraient pu lire le brillant témoignage d’admiration après son récital à la Cathédrale de New York : « Jeanne Demessieux est assurément un phare de la glorieuse tradition française de l’orgue. Ayant entendu la plupart des grands organistes d’aujourd’hui, depuis Widor, Joseph Bonnet et Louis Vierne jusqu’à Dupré, je ne pouvais penser à ces maîtres que comme émules de cette extraordinaire musicienne virtuose. »² Elle avait, en effet, ce don merveilleux de transfigurer tout ce qu’elle jouait ; les œuvres les plus diverses révélaient sous ses

M'EWAN HALL
UNIVERSITY OF EDINBURGH
EDINBURGH ORGAN RECITALS COMMITTEE
WITH THE SUPPORT OF THE
SCOTTISH COMMITTEE OF THE ARTS COUNCIL
PRESENT

Celebrity Organ Recitals

Monday, 19th April
ARNOLD RICHARDSON

Monday, 10th May
JEANNE DEMESSIEUX

Monday, 21st June
MARCEL DUPRE

Recitals commence at 8 p.m.
1954.

PROGRAMMES - 2/- each

doigts un aspect sublime. Qui exprimera jamais l'émouvante splendeur de ses admirables interprétations des œuvres romantiques, qu'elle animait d'un souffle passionné, où une transcendante puissance se confond heureusement avec la délicatesse la plus caressante, dans un parfait équilibre et un scrupuleux respect du texte.¹

René Dumesnil³, qui est resté entendre Jeanne Demessieux au Saint-Esprit un dimanche, était resté confondu devant son talent d'improvisatrice : « j'avais apporté », écrit-il « un sujet de fugue, les mesures initiales du chœur de Claude Delvincourt qui achève son Lucifer, et j'assistai à l'un de ces spectacles qu'on n'oublie plus jamais. Durant un quart d'heure, une symphonie tout entière – avec ses trois mouvements – fut improvisée devant moi, et couronnée par une fugue prestigieuse. Et ce miracle – comment nommer d'un autre mot ce don extraordinaire, développé par l'étude – était accompli si simplement avec une facilité apparente si complète que je crus rêver ! Mais non, Jeanne Demessieux ignorait tout de la courte phrase que j'avais apportée, il avait suffi de cette suite de douze notes pour que s'ordonnât et se construisît toute une œuvre. J'avais déjà, bien des fois, assisté à des séances d'orgue, vu bien des organistes improviser, et pourtant il y avait là quelque chose que je n'avais jamais encore ressenti, une fraîcheur, une sorte d'ingénuité savante, un art si pur, si dépourvu d'artifice, si sincère et si profond que j'en étais bouleversé. »

A l'occasion du cinquantenaire du grand orgue Cavaillé-Coll de l'abbatiale Saint-Ouen de Rouen, et pour l'inauguration des travaux de restauration, le 26 octobre 1941, Dupré composa une pièce intitulée *Evocation*, où il tenta, paraît-il, de symboliser musicalement les trois faces du caractère de son père, Albert Dupré, qui était inquiet, tendre et fier. En écrivant cette pièce, Dupré fit part de ses intentions déterminées à Jeanne Demessieux et lui confia les manuscrits. Une première lecture lui suffisait pour prendre connaissance des difficultés techniques, une seconde pour pénétrer l'esprit qui animait l'œuvre, et la troisième exécution s'effectuait sans le secours du texte : telles étaient les prodigieuses facilités de Jeanne Demessieux. Quelques semaines après, au début de l'année 1942, elle donna sur le splendide instrument de Saint-Ouen une audition privée pour une dizaine de privilégiés – dont le signataire de ces lignes – au cours de laquelle elle interprète l'*Evocation* avec une flamme, un brio, une

aisance incomparable ; alors que les échos lointains vibraient encore sous les voûtes séculaires de la vaste nef, Dupré qui était à ses côtés, ému aux larmes, lui dit : « ma petite Jeanne, je ne reconnais pas mon œuvre. » Et c'était vrai !¹

Qu'elle fut au Wanamaker Auditorium, à la Cathédrale de New York, à l'Albert Hall de Londres, à Saint-Sulpice sous les yeux extasiés de Dupré, à la Cathédrale d'Edimbourg ou le Victoria Hall de Genève, Jeanne ne s'est jamais départie de cette naturelle simplicité qui offrait à son contact tant de charme. La presse internationale, beaucoup plus qu'en France, lui témoigna une admiration sans réserve, découvrant en elle un être d'exception appartenant déjà à la légende.¹

En tant que compositeur elle a laissé un catalogue considérable : musique de chambre, œuvres vocales et symphoniques aussi bien que pour l'orgue : *Six Etudes* (éditées en 1946), *Sept Méditations sur le Saint-Esprit*(1947), *Douze Chorals-Préludes* (1950), *Poème pour orgue et orchestre*(1952), *Te Deum*(1959), *Prélude et Fugue* (1965) et *Répons pour les Temps liturgiques*. Il y a également une *Chanson de Roland* (1951) pour laquelle elle écrivit le texte et la musique. Ses œuvres pour orgue ont apporté à la littérature de l'instrument de nouveaux moyens expressifs, elle en a élargi les possibilités techniques pour exprimer sa pensée, riche de recherches esthétiques.¹

Par son magistral enseignement, elle a révélé à travers le monde le prestige et l'éclat de notre école d'orgue : ses élèves du Conservatoire de Liège enseignaient à leur tour à l'Université de Texas à Austin aux USA, au Conservatoire de Santiago du Chili, au Conservatoire de Luxembourg, au Conservatoire de Verviers en Belgique, à celui de Maastricht aux Pays-Bas.²

En juin 1947, Dupré entreprit une tournée aux Etats-Unis. Jeanne est allée à la gare d'où partait le train pour Le Havre, afin de lui souhaiter « Bon Voyage ». Il dit à Jeanne : « Je ne suis plus ton Maître...je suis ton – ancien - ami et je le resterai » Le train est parti et Jeanne dit : « Dupré est parti de ma vie.» A son retour Dupré a refusé de lui adresser la parole, de répondre à ses lettres ou à ses coups de téléphone. Quand il parlait de ses élèves il l'ignorait, et les cinq années à Meudon ne figurent pas dans ses « Mémoires ». Les raisons de cette rupture sont aujourd'hui connues et ne sont guère à l'honneur de Dupré, mais aucune explication n'a jamais été donnée à Jeanne. Ce fut une déroute, une désillusion

désespérément cruelle. Mais Jeanne réarma son courage et, sans jamais dire un mot contre Dupré, continua sa magnifique et triomphale carrière.

Aujourd'hui, au centenaire de sa naissance, son art émerge à nouveau après des décennies de l'ombre, et nous pouvons écouter son enregistrement des *Douze Pièces* de César Franck (Grand Prix du Disque en 1960), aussi bien que Bach, Haendel, Liszt, Widor et Messiaen. Plus récemment, une intégrale de son œuvre d'orgue par Pierre Labric (Disques Solstice : 1971-1974) est un magnifique témoignage de son art.

A nous tous, elle reste un exemple : puissent son courage et sa compréhension, son tempérament, sa technique, sa simplicité et sa sincérité ne soient jamais oubliés, ni sa place comme une des plus grands organistes du 20^e siècle.

1. Pierre Labric : *Hommage à Jeanne Demessieux* (1969)
2. Dominique Tréfouel : *Jeanne Demessieux* ISBN 2-906196-14-2
3. René Dumesnil (1879-1967) : physicien, critique musical et littéraire, auteur distingué d'œuvres sur la musique.



Un album de 8 CDs inclut beaucoup de ses enregistrements : « Jeanne Demessieux, les enregistrements de Decca » vient de paraître. La plupart peuvent se trouver sur Spotify, comme l'Intégrale de l'Œuvre d'Orgue par Pierre Labric (Disques FY/Solstice).



Pierre Labric et Jeanne Demessieux (premier rang, deuxième et troisième en partant de la gauche). Date et lieu inconnus.